

## **CHAPITRE XI**

### **CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE**

#### 1. Résumé des résultats obtenus

L'importance de la religion dans les sociétés préhispaniques de la zone d'étude est clairement apparue à l'examen de la divinité principale de la Côte centrale, Ychsma-Pachacamac.

En tant que divinité créatrice et dispensatrice de bienfaits (fécondité, fertilité), Ychsma-Pachacamac se trouve au centre des préoccupations de ces populations d'agriculteurs-pêcheurs. La révision des données se rapportant à l'organisation sociale et politique a d'ailleurs permis de constater que les innombrables huacas et huancas de la région se réclamaient toutes, à un degré ou à un autre, du Créateur. Celui-ci est continuellement présent dans le quotidien de ses fidèles, qu'il peut selon son gré, guérir de leurs maladies, protéger grâce à ses conseils et ses recommandations, avertir des dangers grâce à son pouvoir oraculaire, mais aussi décimer par de dévastatrices secousses sismiques, signes de son courroux. Il est maître des origines et du destin.

S'il est présenté comme une sorte de dieu universel, Ychsma-Pachacamac est cependant avant tout le dieu des habitants de la côte (les Yunga), et plus particulièrement des Ychsma du Lurin. Les Ychsma -et d'autres Yunga- l'utilisent, ainsi que les animaux et les phénomènes naturels qui lui sont rattachés, comme des emblèmes, des alliés, des symboles. Ensemble, ils participent du groupe structural côtier, opposé au groupe structural montagnard.

On décèle en effet dans les mythes, dans les rites, dans les superstitions et les façons de penser l'autre, de multiples indices de cette opposition : elle donne sens au monde. Le religieux imprègne profondément le quotidien dans ces sociétés traditionnelles, où les manifestations du sacré aident à fertiliser les champs, à faire pleuvoir, à créer les canaux d'irrigation, à gagner des territoires, à vaincre les ennemis, etc.

Les paires d'oppositions symboliques qui caractérisent les Ychsma et les Yauyos ont été mises en évidence grâce à l'étude de la figure du renard dans la zone habitée par ces deux peuplades à l'époque préhispanique. Ces oppositions confirment celles dégagées lors de l'analyse des divinités principales et des mythes de création dans les hautes terres et sur la côte.

Le renard yunga possède des aspects côtiers, terrestres, lunaires, féminins et nocturnes, il est associé au côté Hurin («En-bas») et au dieu Ychsma-Pachacamac, parfois présenté comme la

divinité Huallallo Carhuincho. La mouffette et les poissons appartiennent également au groupe structural côtier.

Le puma et le condor yauyos montrent quant à eux des aspects montagnards, ignés, solaires, masculins et diurnes, et sont rattachés au côté Hanan («En-haut») et au dieu Pariacaca, chef du panthéon des hautes terres centrales.

L'eau et le ciel constituent des éléments médiateurs entre les deux groupes, de même que les oiseaux.

On ne saurait cependant réduire ces oppositions en termes purement dichotomiques ; la situation est évidemment bien plus complexe. Ainsi, l'examen des rites pratiqués par les Yunga et les Yauyos, de même que certains indices relevés dans les mythes, soulignent davantage l'importance de l'usage des symboles que leur stricte appartenance à l'un ou l'autre camp.

L'opposition structurale «régionale» dont Ychsma-Pachacamac domine l'un des pôles s'inscrit dans le cadre général andin, comme on le perçoit sous l'empire inca, où les différences entre côtiers et montagnards s'expriment de façon similaire, notamment à l'occasion des fêtes impériales telles que l'Inti Ra•mi.

La révision des données ethnohistoriques se rapportant à l'organisation socio-politique de la Côte centrale, et plus particulièrement celle du Rimac et du Lurin, a mis en lumière les nombreuses inconnues qui limitent notre connaissance de la région aux périodes récentes. Certaines de ces inconnues peuvent trouver des éléments de réponse grâce à l'archéologie : le fonctionnement du site de Pachacamac et des principaux édifices qui le caractérisent avant l'arrivée des Incas (c'est-à-dire les pyramides à rampe), les frontières de la chefferie de Ychsma et de la seigneurie à laquelle elle a peut-être appartenu, la forme d'autorité qui régissait cette chefferie, la spécificité éventuelle de la culture ychsma et l'impact de la conquête inca dans le territoire considéré.

Sans répondre de manière exhaustive à toutes ces questions, les recherches effectuées permettent de les aborder de façon plus approfondie. En effet, il est apparu que les hypothèses formulées par de nombreux chercheurs -archéologues et ethnohistoriens- ne reposaient que sur un nombre relativement réduit de données de première main ; données qui semblent avoir été surexploitées. Le modèle explicatif qui s'en dégage a fait l'objet d'une sorte de consensus mou et a pris au fil du temps et en raison des carences de la recherche de terrain un caractère axiomatique et dogmatique. Les interprétations tirées des textes du XVIe et du XVIIe s. ont pesé particulièrement lourd dans l'élaboration progressive de ce modèle. Ainsi, le fonctionnement et le développement du site de Pachacamac durant les périodes récentes sont considérés comme connus, sans pourtant avoir été précisément démontrés.

Selon ce modèle, que j'ai désigné comme «théorie des ambassades», les pyramides à rampe de Pachacamac sont des temples dédiés au culte de divinités parentes du dieu principal Ychsma, mais hiérarchiquement inférieures. Elles constituent autant d'ambassades d'ethnies et de régions qui manifestaient leur soumission au culte sous la forme d'un tribut, récolté par le biais de prêtres logés dans des pyramides à rampe disséminées sur divers paliers écologiques, parfois très éloignés (Amazonie, Equateur). Des représentants de ces ethnies se rendaient régulièrement à Pachacamac en pèlerinage, pour consulter l'oracle et s'adonner conjointement à des pratiques rituelles. Le grand site côtier s'assurait ainsi du contrôle étroit des sphères religieuse, économique et politique régionales et constituait une sorte d'ilôt protégé des vicissitudes temporelles et enrichi par des factions parfois rivales, un peu à l'exemple de la Delphes antique. Le succès croissant du culte expliquerait la multiplication des pyramides à rampe dans le site principal et la diffusion du patron architectonique dans le Lurin, le Rimac, à Chancay et ailleurs. Cette situation change à l'arrivée des Incas, lesquels détournent le produit du tribut au profit du culte du Soleil et provoquent ainsi la ruine et finalement l'abandon des temples provinciaux de Pachacamac.

Sous son apparente cohésion, la théorie des ambassades souffre de nombreuses contradictions internes, essentiellement dues au manque d'attention accordée aux vestiges archéologiques et aux résultats des fouilles (souvent inédits ou peu diffusés).

Les aspects chronologiques sont ainsi particulièrement mal connus, voire négligés, spécialement de la part de ceux-là mêmes qui défendent la théorie des ambassades. La séquence céramique couvrant la période située entre la fin de l'Horizon moyen et l'Horizon récent, soit plus de six siècles, n'a été véritablement étudiée que par quelques rares chercheurs. Chacun a développé sa propre typologie du matériel, et aucun d'entre eux n'est parvenu -pour diverses raisons- à des raffinements chronologiques satisfaisants.

La lecture attentive de leurs travaux est cependant riche d'enseignements et met clairement en évidence la nécessité de travailler à partir de matériel récolté en fouilles, bien documenté et assorti de datations absolues.

La typologie que je propose offre l'avantage d'être suffisamment souple pour permettre des comparaisons aisées avec celles déjà existantes. En effet, le lecteur aura remarqué que lorsque je fais référence à du matériel provenant d'autres contextes que ceux que j'ai fouillés, j'utilise ma propre terminologie, tant pour les formes que pour les types et les décors. J'ai cependant délibérément choisi de ne pas m'atteler à l'établissement systématique des correspondances avec les corpus des autres chercheurs : le présent travail est avant tout tourné vers l'architecture monumentale. Il serait néanmoins intéressant, dans une perspective globale, de mener cette tâche à

bien, car elle permettrait non seulement de mieux appréhender le matériel de Pachacamac et du Lurin, mais aussi, sans doute, d'améliorer la typologie proposée.

Cette typologie est assortie d'une chronologie, établie sur base d'une série de treize datations absolues dans des contextes contrôlés par la stratigraphie. Grâce aux sériations, le matériel peut être daté avec une précision de 30 à 150 ans (selon les cas) au sein d'une période de plus de 500 ans (entre 1000 et 1533). Ceci constitue un progrès considérable par rapport aux travaux antérieurs qui, lorsqu'ils comprenaient des attributions chronologiques, autorisaient au mieux à différencier le matériel de l'Intermédiaire récent de celui de l'Horizon récent (avec les multiples difficultés et incertitudes soulignées au chapitre VII) .

Grâce à cette avancée chronologique, il a été possible de démontrer que la pyramide n°III de Pachacamac a été abandonnée avant l'Horizon récent et que son occupation remonte à l'Intermédiaire récent 7-8.

Les fouilles ont mis en évidence l'existence de trois pyramides à rampe successives au sein du complexe désigné comme pyramide n°III. Les deux dernières ont été respectivement construites et occupées entre 1400 et 1430/40 (pyramide III-B) et entre 1430/40 et 1465 au plus tard (pyramide III-A). Des traces d'abandon rituel comprenant un enfouissement de certaines structures sous une couche de matériel sélectionné, des dépôts d'offrandes et des condamnations de certains accès ont été observés dans les pyramides A et B, ainsi que dans la pyramide C (antérieure).

L'examen du rapport des fouilles de la pyramide n°II et des quelques données disponibles à propos de la pyramide n°I a montré que la première présentait également des traces d'abandon rituel pré-inca et que la seconde avait vraisemblablement été abandonnée avant l'Horizon récent, sans qu'il soit possible de déterminer les circonstances de l'événement.

Les datations absolues tirées des fouilles de la pyramide n°II indiquent qu'elle est plus ancienne que la pyramide n°III. Il apparaît ainsi que les pyramides à propos desquelles ont disposé d'informations chronologiques suffisantes ont été construites et occupées à des époques différentes et successives. La durée de fonctionnement semble, dans le cas de la pyramide n°III, relativement courte (30 à 40 ans au maximum).

Ceci va à l'encontre de la théorie des ambassades, selon laquelle les pyramides ont été utilisées sans interruption depuis leur construction et fonctionnaient donc toutes de manière simultanée à l'arrivée des Incas.

Les résultats des fouilles de la pyramide n°III de Pachacamac et de trois pyramides à rampe du Lurin, ainsi que l'examen du rapport des recherches effectuées dans la pyramide n°II de Pachacamac, indiquent que ces édifices étaient occupés par une élite restreinte qui y donnait des banquets et présidait vraisemblablement à des cérémonies dont la nature (religieuse et/ou séculière)

est difficile à déterminer. Les pyramides constituent également des lieux de production (de textile, de céramique), d'élevage (de cochons d'Inde) et d'entreposage (de produits agricoles). Les descriptions ethnohistoriques soulignent les similitudes entre ces édifices et ceux désignés sur la côte comme des palais de seigneurs importants. Les occupants permanents des pyramides assumaient selon toute évidence des charges séculières, sans qu'il soit possible (ni sans doute tout à fait pertinent dans le cadre andin) de leur dénier un rôle religieux.

Cette analyse contraste avec la théorie des ambassades, laquelle considère les occupants permanents des pyramides uniquement comme des prêtres assurant leur domination grâce à la foi et exerçant leur charge au bénéfice exclusif du culte.

La présence de tombes d'élite associées aux phases d'abandon des pyramides III-A, III-B et III-C, et de sépultures associées à la dernière phase de remodelage de la pyramide n°3 de Pampa de las Florès, concordent avec les descriptions ethnohistoriques et le principe de «croissance générationnelle» mis en évidence dans les établissements d'élite dans le Lurin. Ce faisceau de données convergentes renforce l'hypothèse selon laquelle les pyramides seraient avant tout des palais, occupées par des personnages de haut statut auxquels les structures servent de tombeau.

Si l'on combine ces données avec le fait qu'à Pachacamac, chacune des pyramides fouillée a été construite et occupée durant une période assez courte correspondant à la durée d'un règne, que ces pyramides sont apparemment successives et que chacune d'entre elles a été érigée lorsque la pyramide précédente était abandonnée, on voit peu à peu se dégager un modèle explicatif cohérent : celui de la succession générationnelle de type dynastique.

Chaque pyramide correspondrait au palais d'un roi qui la construit, l'occupe de son vivant et y est enterré à sa mort. La pyramide en tant que siège du pouvoir serait alors abandonnée au profit d'une autre, construite par le successeur du roi défunt.

Ce modèle explicatif correspond à une réalité attestée dans les textes pour ce qui regarde les palais successifs des souverains incas au Cuzco et à l'hypothèse la plus généralement admise pour expliquer le fonctionnement et le développement de la capitale du royaume de Chimor, Chan Chan.

Il est évident que des fouilles supplémentaires s'avèrent indispensables pour tester cette hypothèse à Pachacamac. C'est pourquoi je me suis contenté de la présenter dans ses grandes lignes, sans entamer une discussion approfondie à son propos.

Le modèle de succession dynastique fournit une explication plausible à la multiplication des pyramides à rampe dans le site de Pachacamac mais s'avère difficilement compatible avec la théorie des ambassades.

Les autres arguments présentés en faveur de l'hypothèse des «temples provinciaux» ne résistent pas mieux à l'analyse. Le matériel céramique local prédomine de façon presque exclusive

dans toutes les pyramides (pour autant qu'on sache) ; tous les cultigènes et les restes d'animaux découverts en fouille dans les pyramides n°II et III sont issus du même palier écologique (la côte et la zone chaupiyunga adjacente) ; l'orientation des pyramides ne correspond pas de façon convaincante à celle des supposées «régions tributaires d'origine» mais répond selon toute évidence à des critères locaux très anciens dont on trouve des exemples dès la Période Initiale. Ces critères, si tant est qu'ils aient été appliqués de manière stricte (ce qui semble loin d'être le cas), avaient des connotations dont l'archéologie ne permet pas de rendre compte de façon certaine.

L'une des faiblesses majeures de la théorie des ambassades est qu'aucun de ses promoteurs ne s'est donné la peine de tenter de la vérifier sur le terrain. Nous avons ainsi pu constater, au chapitre VIII, que le nombre exact de pyramides à rampe à Pachacamac ne faisait pas l'unanimité. Pire, la définition même du terme «pyramide à rampe» et de la réalité matérielle qu'il recouvre n'a été que superficiellement abordée, chacun considérant apparemment la question comme relevant de l'évidence et donc inutile de démontrer. Seul Paredes Botoni a approfondi le thème, mais la définition qu'il propose, de même que ses identifications de pyramides à Pachacamac, ont été sérieusement mises en doute par l'examen des vestiges.

Je crois, à cet égard, que le corpus des plans réalisés à Pachacamac et dans le Lurin constitue l'un des apports essentiels du présent travail. Ces plans m'ont permis de développer l'analyse architectonique du patron des pyramides à rampe de la zone d'étude, de proposer une classification typologique des bâtiments et de répondre, objectivement, aux questions relatives au nombre de ces édifices, à leur distribution, à leurs points communs, à leurs différences, etc. Le faisceau de données de première main ainsi rassemblé permet -enfin- d'entamer une discussion sur des bases objectives.

Les résultats obtenus éclairent le débat de façon substantielle. Ainsi, la distribution des pyramides à rampe centrale ne s'accorde que très difficilement avec la théorie des ambassades et montre qu'un site spécifique entretenait des relations privilégiées avec Pachacamac dans le Lurin : Pampa de las Florès. Le caractère du matériel récolté, les similitudes de l'architecture, la conformation générale du site, son emplacement et l'apport des données ethnohistoriques convergent vers l'hypothèse suivante : Pampa de las Florès constitue le siège de l'ayllu Manchay, représentant la moitié Hanan de l'autorité de la chefferie de Ychsma durant l'Intermédiaire récent, selon le principe de dualité hiérarchisée répandu à travers l'ensemble des Andes Centrales et largement attesté dans les sources ethnohistoriques.

Les autres sites comprenant des pyramides à rampe centrale dans le Lurin fonctionnent par paires selon le même principe, mais à un niveau d'autorité inférieur. Certains sites d'élite sans pyramides à rampe, comme Molle et Chontay, faisaient également partie de la chefferie, ainsi qu'en

témoigne le matériel récolté en fouilles. Il est possible que les frises de L et de F inversés qui ornent certains murs de plusieurs établissements du bas et du moyen Lurin aient constitué des emblèmes de l'appartenance à la chefferie.

Sur un plan général, la pyramide à rampe en tant que patron architectonique a un caractère foncièrement côtier, absent au-delà de 500m d'altitude. On en trouve les prémices dès le Précéramique. Les pyramides du Lurin sont le fruit d'une longue tradition locale et d'une synthèse avec des formes venues de la Côte nord mais aussi des hautes terres méridionales par le biais du phénomène Huari.

L'étude de l'architecture monumentale et les résultats obtenus ne sont pas sans conséquences sur l'interprétation du fonctionnement et du développement du site de Pachacamac durant l'Intermédiaire récent.

La théorie des ambassades apparaît ainsi fort éloignée de la réalité de terrain et sa crédibilité est par conséquent sujette à caution. Les déductions tirées de ce modèle sont donc également à reconsidérer. En outre, l'hypothèse selon laquelle les pyramides constitueraient autant de palais successifs de chefs locaux permet d'expliquer aussi bien, sinon mieux, le fonctionnement du site.

Si l'on accepte de considérer l'idée que les seigneurs ychsma résidant à Pachacamac exerçaient leur autorité sur le bas et une partie du moyen Lurin (comme le suggèrent les données archéologiques et les sources ethnohistoriques) et recevaient une partie des surplus de production locaux (comme en atteste la présence d'entrepôts associés aux pyramides et contenant des denrées cultivées dans la zone d'étude), il n'est pas nécessaire de faire appel à d'hypothétiques foules de fidèles «étrangers» (?) pour justifier la construction des diverses pyramides du site et l'entretien de leurs occupants. Les ressources humaines locales suffisaient largement à construire et à entretenir une pyramide par génération (voire même plusieurs pyramides dans l'éventualité d'une autorité bipartite ou quadripartite). Les multiples indices de banquets dans les cours des pyramides témoigneraient des fêtes et libations auxquelles les seigneurs étaient régulièrement tenus de convier leurs sujets dans le cadre du principe de réciprocité, l'un des fondements de la structure du pouvoir dans les Andes.

J'ai également suggéré, sur base de documents ethnohistoriques, que les seigneurs ychsma contrôlaient, à l'instar de leurs voisins chincha au sud et chimu au nord, le commerce maritime à longue distance. Ceci expliquerait la présence de produits exotiques (comme les spondyles) dans les pyramides sans qu'il ne soit là non plus nécessaire de postuler l'existence de pèlerins chargés d'offrandes. Les deux hypothèses ne sont pas incompatibles : certains produits exotiques ont pu être obtenus par le troc tandis que d'autres constituaient des offrandes de visiteurs venus de contrées lointaines.

L'hypothèse du pèlerinage de masse depuis des régions éloignées durant l'Intermédiaire récent ne trouve cependant de confirmation objective ni dans les fouilles, ni dans le patron général du site. De fait, il paraît plus vraisemblable que le pèlerinage, s'il existait à cette période, avait un caractère principalement local ou tout au plus régional, les éventuels pèlerins étrangers constituant des exceptions et appartenant de toute évidence à des catégories sociales élevées.

Les rapports qu'entretenaient les élites occupant les pyramides avec les officiants du culte dans le Temple Peint (seule structure dont la fonction religieuse paraît attestée pour l'Intermédiaire récent) sont impossibles à préciser dans l'état actuel des recherches. L'étude systématique des voies de communication entre les édifices situés à l'intérieur de la deuxième enceinte d'une part et entre l'Enceinte sacrée et la deuxième enceinte d'autre part pourrait peut-être nous éclairer sur ce point.

Il semble cependant que l'Enceinte sacrée ait constitué un espace réservé aux édifices dévolus au culte (le Vieux Temple de Pachacamac, l'Edifice Peint, le Temple du Soleil). La deuxième enceinte, par contre, comprend des bâtiments dont la fonction, lorsqu'elle est connue, apparaît plutôt comme séculière (les pyramides à rampe, le palais de Tauri Chumpi, la maison des kipus, le couvent des Mamaconas).

A part cette règle, respectée apparemment depuis la fondation du site à l'Intermédiaire ancien, il ressort que le développement spatial du site suit un processus complexe que l'on ne saurait réduire à une simple croissance centrifuge ou à une addition des complexes pyramidaux les uns aux autres au cours du temps. Il est vraisemblable que ce processus a été dicté à la fois par des critères physiques (espace disponible, facilités d'accès et de construction, etc.), sociaux (principe de succession dynastique unique ou multiple, règles de succession, etc.) et conjoncturels (variations de la quantité de ressources humaines disponibles, variations des besoins, etc.). Seules des investigations extensives et intensives permettront de rendre compte du développement du site de Pachacamac, un thème certainement bien plus vaste et compliqué que ce que veulent croire certains.

Les relations entretenues avec les hautes terres se reflètent relativement peu dans les vestiges. La céramique Brun Lissé -interprétée comme un produit d'importation issu de la haute vallée- et la céramique Orange -majoritaire à Pachacamac- s'influencent mutuellement au cours de l'Intermédiaire récent, mais il est délicat de se prononcer sur la signification de ces influences en termes de comportement social. La distribution des types est, par contre, tout à fait significative et constitue l'un des principaux indices de l'étendue de l'influence de Pachacamac dans le Lurin. Combinant les résultats de l'analyse de la céramique et de l'architecture, il est possible de situer la limite supérieure de la cette influence à Chaymayanca (1000-1200m). Il apparaît également que, sous l'impulsion des Yauyos des hautes terres à la fin de l'Intermédiaire récent et à l'Horizon

récent, ces limites ont reculé jusqu'en vallée moyenne, dans la zone Huaycan-Chontay (450-700m). On pourrait y voir un déplacement des frontières de la chefferie de Ychsma, encore que ce point nécessite des recherches supplémentaires afin d'être plus précisément éclairci.

Il faut souligner que mes investigations se sont principalement concentrées en vallée basse et sur la côte, ce qui explique que les données relatives aux régions d'altitude sont relativement maigres et peu précises. Les tendances générales relevées ici, de même que les interprétations proposées, doivent être considérées comme préliminaires dans l'attente de recherches complémentaires à mener dans les autres portions du Lurin.

Il ressort néanmoins des résultats obtenus que Pachacamac présente davantage de points communs avec certains établissements et cultures de la Côte centrale-sud et centrale-nord qu'avec sa propre vallée haute, pourtant plus proche dans l'espace.

On voit ainsi que la céramique utilitaire des Pacat et des Caringa du Chilca, présentés comme des lignages Ychsma selon les sources ethnohistoriques, est exactement semblable à celle employée par les lignages Manchay et Pachacamac du Lurin. Les deux premiers apparaissent comme les parents pauvres des seconds, car ils ne disposent ni de la céramique décorée ni des structures monumentales typiques de la basse vallée du Lurin. Il y avait donc des différences notables entre les divers lignages composant la chefferie d'Ychsma. Il faut cependant prendre en compte les similitudes entre la céramique de prestige du style Lurin et le style Puerto Viejo du bas Chilca, ainsi que les caractéristiques des sites du littoral où cette céramique se rencontre. Il est possible que ces établissements aient été occupés par des Ychsma, qu'il s'agisse de Pacat, de Caringa, ou d'autres lignages non répertoriés. Quoiqu'il en soit, les lignages ychsma mentionnés pour l'Horizon récent existaient déjà, selon toute évidence, à l'Intermédiaire récent. La chefferie couvrait donc le bas Lurin, une partie du moyen Lurin, le moyen Chilca et peut-être le bas Chilca.

La révision du matériel et des structures monumentales de la vallée du Rimac suggère l'existence de contacts étroits entre les parties basses des deux fleuves (Rimac et Lurin) durant l'Intermédiaire récent ; ceci confirmerait les données ethnohistoriques évoquant l'existence de la seigneurie de Ychsma dans cette zone et l'appartenance des diverses chefferies qui la composaient à une même culture, dont la spécificité reste à définir.

Dans cette perspective, la rive nord du Rimac (proche du Chillon) nécessite des investigations supplémentaires car elle constitue apparemment une zone-frontière entre les Ychsma constructeurs de pyramides à rampe et parlant le Yungay-Cajamarca du sud, et les Colli «sans pyramides» usant d'un dialecte Yungay-Cajamarca du nord.

En effet, il paraît peu probable que la vallée du Chillon ait fait partie de la seigneurie de Ychsma, ou d'une entité politique incluant toute la Côte centrale du Chilca au Pativilca, comme le

prétendu «royaume de Cuismanco» décrit par Garcilaso. Il semble plutôt que les dites vallées ont toutes subi l'influence de Chancay, à divers degrés, sans que cette influence se traduise autrement que par des développements locaux.

A cet égard, il est intéressant de constater que certains établissements d'élite de la culture Chancay des vallées de Chancay et Huaura présentent un plan urbanistique et des structures monumentales semblables aux sites du Lurin et remontent à la seconde moitié de l'Intermédiaire récent, c'est-à-dire entre le XIIe/XIIIe et le XVe s. Le développement de l'architecture monumentale observé à Pachacamac et dans le Lurin se situe, dans l'état actuel des recherches, aux XIVe-XVe s. Sous réserves de données supplémentaires à récolter sur le terrain, il semble donc que ce ne soit pas depuis Pachacamac que le modèle de la pyramide à rampe s'est diffusé sur la Côte centrale, mais bien depuis Chancay. Cette hypothèse concorderait avec le fait que la céramique décorée Chancay Noir-sur-Blanc semble constituer la source d'inspiration de la céramique décorée associée aux pyramides à rampe du Lurin.

Les vallées de Supe, Pativilca et Fortaleza constituaient, à la fin de l'Intermédiaire récent, une sorte de «zone-tampon» entre le royaume de Chimor d'une part et les seigneuries et chefferies de la Côte centrale d'autre part. Le matériel, pas plus que l'architecture monumentale, ne présentent de relation avec le Lurin. Les incursions occasionnelles des Chimu vers le sud supposent l'existence de contacts entre la Côte centrale et la Côte nord, contacts confirmés par certains éléments recueillis dans le Lurin. Ils s'expliquent non seulement par le caractère impérialiste de l'expansion Chimu, mais aussi -et surtout- par le fait que tous les Yunga étaient, par définition, des habitants de la côte et par conséquent des gens de mer. Ces contacts ponctuels concernent les membres de l'élite, et non les gens du commun.

En effet, le développement du commerce maritime à longue distance, contrôlé par les hautes sphères du pouvoir, a certainement constitué un facteur important dans l'établissement et le maintien des contacts entre les élites des diverses parties des Côtes nord et centrale à partir de la fin de l'Horizon moyen, voire à une époque plus reculée encore. Les thèmes iconographiques communs et leurs connotations idéologiques et rituelles trouvent des échos dans les aspects religieux et dans l'occupation des édifices monumentaux, telle qu'elle ressort des données archéologiques et ethnohistoriques. Les relations entre Pachacamac et la Côte nord du Pérou à l'Intermédiaire récent suggèrent des convergences d'ordre idéologique entre les diverses cultures de ces deux régions.

Les rapports avec la Côte sud (Ica-Chincha) sont du même ordre, à savoir, le partage d'un certain nombre de traits culturels entretenus par les contacts commerciaux réguliers entre les élites.

L'existence du royaume de Chuquimancu ne trouve aucune confirmation archéologique. La Côte centrale-sud apparaît comme partagée entre deux sphères d'influence : la seigneurie de Ychsma au nord et le royaume de Ica-Chincha au sud, sans qu'il soit possible de déterminer comment cette influence se traduisait sur le plan socio-politique.

Les choses en sont là lorsqu'arrivent les envahisseurs incas. Les sources ethnohistoriques témoignent amplement des liens privilégiés qui s'instaurèrent entre l'oracle de Ychsma (rebaptisé alors Pachacamac) et les souverains incas. L'analyse comparée des documents et des vestiges suggère qu'à l'Edifice Peint est venu s'ajouter un autre sanctuaire de Ychsma-Pachacamac, à côté du sanctuaire de Churi Inti, (le Soleil Jeune) au sommet du Temple du Soleil. Celui-ci a été construit par les Incas pour manifester leur appropriation de cette «autre extrémité du monde» que constituait le site par rapport au sanctuaire du Titicaca dans leur géographie sacrée.

L'étude des textes et des nombreux édifices élevés par les Incas à Pachacamac montrent en effet l'importance que le site et la divinité côtière avaient aux yeux des nouveaux maîtres. A mon sens, les avantages économiques et stratégiques qu'offrait Pachacamac ont été généralement présentés de façon outrancière comme les seules motivations des conquérants incas. Sans vouloir diminuer l'importance de ces facteurs, il me semble néanmoins que l'aspect symbolique relevé ci-dessus n'a pas été suffisamment pris en considération.

Pourtant, la lecture de la version inca de la conquête prend, dans ce cadre, une dimension nouvelle, plus proche peut-être de la «vérité historique», car plus fidèle à la mentalité andine dans toute sa complexité. Ainsi, dans la version de Santillan, Topa Yupanqui a la révélation de l'existence du créateur du monde à Pachacamac. Devenu empereur, il se rend sur place, y fait des offrandes et des sacrifices, puis entre en contact avec la divinité, laquelle lui demande de lui construire une maison, ce qu'il fait. Dans la version de Garcilaso, l'alliance entre Ychsma et Incas est conclue sur base du fait que les Incas vénèrent «eux-mêmes en leur coeur» le grand Pachacamac, et proposent de maintenir son culte et de l'imposer dans tout leur Empire, à l'instar de celui du Soleil. Ces récits ont été considérés par la plupart des chercheurs comme peu vraisemblables, et on leur préfère généralement les versions «rationnelles» de Cieza ou Cobo.

Or, qu'observe-t-on au niveau archéologique ? Jamais le culte de Pachacamac ne semble avoir été aussi populaire qu'à l'Horizon récent, jamais le site ne semble avoir accueilli autant de pèlerins, jamais, semble-t-il, le site n'a connu une croissance aussi rapide sur le plan architectural. On s'est plu à répéter que toute cette infrastructure et ce déploiement d'énergie étaient destinés au culte du Soleil. Pourquoi, alors, est-ce toujours l'oracle de Pachacamac et sa qualité de dieu créateur qui sont cités dans les textes anciens comme le centre d'attraction du site ?

A mon sens, la conquête inca de Pachacamac, le réaménagement du site et la promotion du culte révèlent d'étroites imbrications entre le temporel et le religieux, lesquels se mêlent en un écheveau où la part de froid calcul politique et de sincère dévotion religieuse est moins aisée à démêler qu'il n'y paraît.

Une chose est claire cependant : le pouvoir local ychsma est relégué à un rôle subalterne. Les autorités ychsma, si l'on accepte l'idée qu'elles avaient leur siège à Pachacamac, dans une ou plusieurs pyramides à rampe, ne devaient d'ailleurs pas représenter une force très considérable vis-à-vis de l'Empire.

L'occupation inca se manifeste sous différentes modalités : les anciens palais (pyramides n°I, n°II, et peut-être d'autres), abandonnés depuis une période plus ou moins lointaine, sont utilisés comme campements et dépotoirs par les pèlerins. Les palais plus récents, comme la pyramide n°III, sont respectés par les envahisseurs, peut-être en raison du fait que les descendants directs des rois qui y sont enterrés sont toujours en vie à cette époque.

Les autorités incas ne réoccupent pas les pyramides à rampe mais construisent leurs propres structures administratives et résidentielles (le palais de Tauri Chumpi, l'acclahuasi, la maison des kipu, les supposés «palais incas» de la colline X, et peut-être d'autres encore). Comme je l'ai expliqué ci-dessus, le culte bénéficie d'une attention particulière, ce qui se traduit par l'aménagement de l'immense Place des pèlerins (et peut-être de certains des édifices qui l'entourent) et la construction du monumental Temple du Soleil (peut-être à l'emplacement de structures plus anciennes).

La situation est différente dans le reste de la zone d'étude, où l'on observe que les structures locales d'autorité et de production continuent de fonctionner à l'Horizon récent, mais sous le contrôle plus ou moins direct de l'Empire. Ceci correspond à ce que l'on connaît par ailleurs de la façon dont les Incas exerçaient leur domination dans les territoires conquis ; je ne m'étendrai donc pas sur ce point.

La conquête espagnole s'éclaire également d'un jour nouveau lorsqu'on la considère du point de vue des vaincus. La version que nous livrent les autochtones de l'arrivée et du séjour de Hernando Pizarro à Pachacamac en février 1533 est en effet passablement différente de celle qui figure dans les manuels d'histoire. Pachacamac et sa région, contrairement à ce qu'affirment le conquistador et ses compagnons, regorgeaient de métal précieux, lequel fut systématiquement collecté et rassemblé dans le site par Hernando afin d'être acheminé en quelque lieu secret où il fit probablement l'objet d'un partage entre les Pizarro, à l'insu du reste de la troupe stationné à Cajamarca et surtout, à l'insu du fisc espagnol. Cet épisode étonnamment peu connu de l'histoire

du Pérou souligne, s'il en était besoin, la cupidité des conquistadors et le double jeu joué par les Pizarro vis-à-vis d'Atahualpa.

En ce qui regarde Pachacamac, les diverses sources de l'époque de la conquête citent des noms et des charges différents lorsqu'elles évoquent l'autorité dirigeante du site. Cette apparente confusion reflète sans doute la complexité des structures en place : prêtres du Soleil, prêtres de Pachacamac, pouvoir temporel inca, pouvoir local ychsma, tout cela compliqué par le principe de la dualité hiérarchisée au niveau des lignages, de la chefferie de Ychsma, de la seigneurie de Ychsma, et des Hunus créés par les Incas ; rien d'étonnant à ce que tant d'individus différents se réclament, à un degré ou à un autre, du titre de «chef de Pachacamac». Il est évident que seules des recherches ethnohistoriques approfondies permettront de faire la lumière sur cette question.

Les conséquences de la conquête espagnole seront rapides et radicales : le culte de Pachacamac sombre dans l'oubli, le site est abandonné dès 1534-35 lors de la fondation de Lima, les populations décimées par les guerres civiles et les épidémies seront rassemblées dans de nouveaux villages à partir de 1572. Les fouilles archéologiques confirment totalement ce processus : aucun vestige colonial n'a été découvert à Pachacamac, si ce n'est quelques traces de campements ou de foyers témoignant du passage occasionnel de voyageurs transitant par le site.

## 2. Perspectives de recherche

### 2.1. Archéologie

#### 2.1.1. Pachacamac

##### 2.1.1.1. La pyramide n°III

Les fouilles sont loin d'être terminées. Pour ce qui regarde la phase la plus ancienne de l'édifice (pyramide III-D), la découverte de la rampe D s'est révélée capitale. Cette rampe monumentale (30m de long, 1,50m de large) a été rituellement condamnée lors de la deuxième phase de construction de la pyramide. Cependant, on ignore à quoi la rampe D conduisait. Le patron architectonique de l'ancien corps pyramidal offre-t-il des similitudes avec ceux qui suivront ? Quand a-t-il été construit ? Seules des fouilles extensives et intensives apporteront les réponses à ces questions.

L'abandon de la dernière phase de l'édifice (pyramide III-A) a été marqué par des offrandes et des cérémonies diverses. Dans l'Unité 6, une série d'artefacts en argent et en cuivre, un crâne de femme associé au remplissage, un vase brisé ex-professo sur le sol et des ossements de lama calcinés en attestent. Faute de temps, seuls 15 % de l'endroit ont été explorés. Il est hors de doute que de nombreux éléments témoignant des rites d'abandon sont encore enfouis.

La plupart des tombes associées à l'abandon de la pyramide III-A ont été pillées lors de la conquête espagnole, et seuls quelques objets, souvent fragmentaires, attestent de l'importance et de la richesse des sépultures. Le dégagement préliminaire de certaines pièces voisines de la plateforme A a cependant fait apparaître des zones non perturbées susceptibles de renfermer des tombes inviolées. La poursuite des fouilles permettrait de vérifier leur existence.

L'entrée principale de la pyramide III-A n'a été explorée que partiellement, faute de temps, et de nombreuses questions ont été laissées en suspens. En outre, les deux pièces surbaissées bordant l'entrée de part et d'autre du couloir n°3 sont remplies de sable fin et d'éboulis. Ce type de structure est extrêmement récurrent dans les pyramides à rampe. Sa fonction est inconnue et il serait par conséquent nécessaire de recueillir des données à ce propos.

Plusieurs secteurs de la pyramide n°III n'ont encore fait l'objet d'aucune recherche : la pièce n°25, la portion orientale de la pyramide et l'importante place II, jonchée de reliefs de pillages. Je pense qu'il s'agit d'un cimetière, en raison des nombreux ossements humains, lambeaux de tissus et autres balles de coton souillées visibles en surface. Une bonne partie des murs est éboulée et forme d'énormes monticules sous lesquels sont peut-être encore enfouies des sépultures intactes.

La pyramide III-annexe présente aussi un grand intérêt : c'est le seul exemple de pyramide à rampe latérale identifié à Pachacamac. Isolée de la construction principale, elle semble avoir été associée à la place III, laquelle est interprétée comme un espace dévolu aux réunions de masse à caractère rituel. Seules des fouilles permettraient de vérifier les implications que suggèrent ces quelques éléments.

#### 2.1.1.2. Les autres pyramides à rampe

L'exploitation et la publication du résultat des fouilles menées dans la pyramide n°I entre 1958 et 1960 constitueraient, sans l'ombre d'un doute, un apport de données de première main particulièrement appréciable en ce qui regarde les questions évoquées ici. Jesus Ramos s'est attelé à cette tâche ardue et longue : le matériel récolté occupe à lui seul un entrepôt entier du musée du site.

Rappelons également que seule une partie du matériel issu des fouilles de la pyramide n°II a été étudié par Franco. Il serait utile de compléter ce travail.

Je crois également qu'il serait bon de fouiller une quatrième pyramide à rampe, dans un autre quartier du site. La pyramide n°XIII me paraît à cet égard constituer une cible idéale. De par son emplacement privilégié, elle se présente comme un pivot, un lien physique entre les périodes auxquelles sont respectivement attribuées les structures qui l'entourent : l'Enceinte Sacrée (

Horizon moyen ?), la salle n°26 (Intermédiaire récent ?) et la Place des pèlerins (Horizon récent). Il est par conséquent probable que des données se rapportant à chacune de ces périodes pourront être mises en évidence grâce à la fouille de ce seul édifice. En outre, j'ai suggéré, sur base du système constructif de la plate-forme supérieure, qu'il pouvait s'agir d'un remodelage d'anciennes structures orthogonales de type Huari. La vérification de cette hypothèse touche ainsi à deux problématiques à propos desquelles très peu de données de terrain ont jusqu'à présent été recueillies : l'origine du modèle des pyramides à rampe et la nature de l'occupation Huari à Pachacamac.

### 2.1.1.3. Etude globale du site à l'Intermédiaire récent

L'étude et la publication des résultats des fouilles menées par Tello à Pachacamac se font attendre depuis maintenant plus d'un demi-siècle. L'intérêt crucial que présentent ces données est pourtant évident : Tello a -entre autres- fouillé la Place des pèlerins et certaines parties des pyramides à rampe.

Par ailleurs, l'étude systématique des voies de circulation à l'intérieur du site s'avère, à mon sens, indispensable si l'on veut comprendre comment les différents quartiers et bâtiments communiquaient -ou ne communiquaient pas- entre eux. Le plan de Tello n'est à cet égard pas suffisamment précis. La tâche est difficile, car elle implique des dégagements superficiels sur une grande échelle, et sans doute des fouilles à certains endroits. L'expérience de terrain acquise lors de l'établissement des plans des pyramides à rampe enseigne néanmoins que l'énergie investie dans ce type de recherche est finalement minime au regard de l'abondance des données recueillies.

Il serait également intéressant de tenter une sériation des briques d'adobe dans l'ensemble du site. Des résultats assez convaincants ont été obtenus grâce à cette méthode à Chan Chan (vallée de Moche) et à Pacatnamu (vallée du Jequetepeque). La méthode repose sur la constatation du fait que les centaines de milliers de briques qui composent les édifices tendent à changer de forme, d'aspect et de dimensions selon les époques où elles ont été façonnées. Par l'établissement d'un corpus suffisamment représentatif de briques (quelques milliers), la définition de formes-types dont l'âge est connu grâce aux contextes de fouilles et l'étude statistique de la récurrence des formes-types selon les bâtiments, il est possible de dater les édifices, voire même les éventuelles phases de construction, avec une relative précision.

Enfin, j'ai émis l'hypothèse que le Temple du Soleil construit par les Incas recouvre un édifice plus ancien. Des sondages effectués au sommet du temple et dans certaines des terrasses seraient nécessaires pour vérifier cette hypothèse.

### 2.1.2. La vallée du Lurin

Les fouilles de la pyramide n°3 de Pampa de las Florès ne sont pas terminées et il est probable que la plate-forme supérieure recèle d'autres contextes funéraires que ceux mis au jour jusqu'à présent. La fouille complète de la plate-forme serait souhaitable afin de déterminer si les sépultures constituent des sacrifices effectués, par exemple, dans le cadre d'une capac cocha, ou s'il s'agit d'accompagnants d'un défunt de statut élevé enterré dans la pyramide.

Il faudrait également fouiller d'autres pyramides du site, à des fins comparatives. Sur base de l'état de conservation, je pense que les pyramides n°6 et 9 constituent d'excellentes candidates.

Il existe aussi à Pampa de las Florès des quartiers résidentiels (?) sans pyramides à rampe à propos desquels on ne sait pratiquement rien et qu'il serait judicieux d'explorer.

Les relations entre les différentes parties de la vallée et la question de l'avancée des Yauyos depuis les hautes-terres vers la côte à l'Intermédiaire récent nécessitent l'apport de données de terrain supplémentaires. Je crois à cet égard que la fouille de sites tels que Chaymayanca ou Chillaco Chico, dont le rôle stratégique et symbolique a été mis en évidence, éclairerait considérablement la problématique.

Enfin, il faut développer l'étude comparative des vallées de la Côte centrale appartenant vraisemblablement à la seigneurie d'Ychsma. L'analyse du matériel et la publication des résultats des fouilles menées dans le site de Huaquerones (Rimac) par Farfan (cf. chap. X) constitueraient en ce sens un apport important.

### 2.2. Ethnohistoire

L'ethnohistoire permet de couvrir des domaines dont les vestiges matériels ne rendent pas compte de façon explicite, comme par exemple l'organisation sociale et les liens complexes qui unissent ses membres entre eux. J'ai signalé à ce propos l'existence d'un document apparemment essentiel pour ce qui regarde Pachacamac : la *Visita de Pachacamac y de los Caringa* par Rodrigo Cantas de Andrade. Ce manuscrit, rédigé en 1573, a été exhumé des archives de la bibliothèque nationale de Santiago du Chili par Maria Rostworowski. Elle n'en a pourtant mentionné que quelques courts extraits dans le livre qu'elle a consacré à Pachacamac en 1992. La publication complète du document permettrait certainement d'éclairer de façon substantielle la situation du bas-Lurin à une époque où les structures autochtones étaient encore sans doute relativement préservées.

Ceci n'est qu'un exemple de l'immense tâche qui reste à accomplir dans ce champ d'investigations de la part des ethnohistoriens, lesquels ont par ailleurs déjà largement contribué à notre connaissance des cultures préhispaniques de la zone d'étude.

### 2.3. Conservation

Si la partie monumentale du site de Pachacamac est aujourd'hui protégée par un mur et le périmètre archéologique classé comme zone intangible, il n'en va pas de même de la plupart des sites du Lurin. Ils sont d'ailleurs si nombreux que l'ensemble de la vallée devrait, idéalement, être protégé, ce qui va à l'encontre de la politique menée par le gouvernement péruvien et aussi, sans doute, à l'encontre du sens de l'histoire. Les sites sont en effet menacés de façon directe par l'urbanisation galopante de la basse-vallée jusqu'à Rio Seco (500m). Il est urgent d'y mener des investigations scientifiques avant qu'il ne soit trop tard. Il serait effectivement irréaliste et injuste de ne pas concéder au moins une partie des zones archéologiques à l'établissement des populations actuelles, sans cesse plus nombreuses. Si l'on peut ainsi admettre qu'une partie des sites se trouve condamnée à plus ou moins courte échéance, il est par contre inadmissible que ces sites disparaissent sans que l'on sache quoi que ce soit à leur propos. Il n'est pas exagéré d'évoquer la nécessité de fouilles de sauvetage, car les invasions et les destructions ont déjà commencé à Huaycan, à Tijerales, à Quebrada Toledo, à Pampa de las Flores B, etc. En outre, certains établissements méritent, par leur caractère exceptionnel, d'être conservés et protégés.

J'ai entamé des démarches en ce sens pour préserver le site de Pampa de las Flores, aujourd'hui grâce à cela intégré dans la réserve naturelle qu'est en train de créer la municipalité de Pachacamac dans cette région. Le projet prévoit l'aménagement du site à des fins touristiques et la construction d'un musée. Il ne faut cependant pas se leurrer : outre le danger que présente la « mise en valeur » d'un site archéologique par des amateurs, même animés des meilleures intentions, seules des fouilles permettront de rendre compte de l'importance de ce site et de le faire ainsi connaître et respecter comme, j'en ai la conviction, il le mérite.

### 3. Considérations finales

J'ai parlé, en introduction, des apports respectifs de l'archéologie et de l'ethnohistoire pour ce qui regarde la zone d'étude aux périodes préhispaniques récentes. Ce thème est sans cesse revenu au cours du présent travail.

La nécessité d'analyser les données archéologiques de façon neutre et objective, c'est-à-dire en dehors de tout présupposé et indépendamment des données ethnohistoriques, me semble avoir été démontrée. Il faut envisager les apports de ces deux disciplines sous forme d'une complémentarité indispensable et profitable, mais éviter la tentation consistant à interpréter les vestiges matériels sur la seule base des textes ou à faire dire aux objets ou aux ruines ce qu'ils ne peuvent pas dire. Trop souvent en effet, et particulièrement pour la zone et l'époque qui nous occupe, des archéologues se sont uniquement préoccupés de chercher les preuves matérielles des

informations tirées des textes anciens. Une telle attitude réduit inévitablement les possibilités d'interprétation et peut même mener à une sélection totalement arbitraire et partisane des faits, que l'on accepte ou que l'on rejette selon qu'ils concordent ou non avec le modèle de référence.

En outre, si les sources ethnohistoriques connues aujourd'hui sont, à propos de Pachacamac, relativement peu nombreuses et peu disertes, elles ne dispensent pas pour autant de la critique historique. Ceci engage, en l'occurrence, à prendre en considération les différences de mentalité et de culture qui existent entre les rapporteurs et leur objet.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire au premier abord, les chroniqueurs doivent souvent être pris au pied de la lettre lorsque leur discours se place sur le plan du mythe. Paradoxalement, ils sont parfois moins fiables lorsqu'ils rationalisent ce qu'ils ont vécu ou visité. Leurs récits ou leurs descriptions prennent alors un caractère interprétatif et -fatalement- ethnocentriste, plus ou moins éloigné de la réalité andine selon la personnalité du narrateur. En témoignent les différentes interprétations du site de Pachacamac par les chroniqueurs «rationnels» que sont Cieza, Calancha, ou Cobo, en contraste avec le consensus très cohérent qui se dégage des versions «mythiques», comme celle de Garcilaso et de Santillan, ou des relations «brutes», comme les témoignages de procès. C'est, en l'espèce, lorsque la parole est laissée aux autochtones et qu'ils expliquent dans leur propre langage, avec leur propres concepts, la façon dont se sont déroulées les choses ou la façon dont elles fonctionnaient, que l'information s'accorde le mieux avec les données de terrain.

Le piège dans lequel sont tombés de nombreux chercheurs a été de se fier uniquement aux textes qui parlaient un langage proche du leur, et de soit, rejeter dans le domaine purement mythique (c'est-à-dire celui de l'imagination, à leurs yeux) les récits faisant intervenir des éléments ou des comportements non rationnels, soit tenter à toute force de tirer des récits mythiques des éléments concrets -voire historiques- et des motivations rationnelles.

Je crois pour ma part que les justifications et les explications données par les autochtones doivent être replacées dans leur cadre spécifique et prises au premier degré car elles sont, à l'intérieur du système de pensée et de valeur préhispanique andin, parfaitement exactes et cohérentes. C'est en nous imprégnant de ce que les Indiens ont laissé de plus tangible et de plus authentiquement leurs, c'est-à-dire leur récit propre et les vestiges matériels de leur civilisation, que nous pourrons être à même de reconstituer celle-ci de la manière la plus objective.